

Regards d'artistes

Par le développement de la sensibilité et de l'esprit d'ouverture chez l'individu, la culture peut contribuer à lui communiquer les bases de l'acceptation de la différence et la diversité et consolider son aspiration à la liberté... autant d'éléments indispensables à la formation d'un esprit apte à accueillir un processus de démocratisation et à y participer. Les artistes Férid Boughedir et Rachid Koraïchi nous communiquent leurs points de vue sur la place qu'occupe la culture dans leurs pays respectifs, la Tunisie et l'Algérie. Tous deux croient en les vertus curatives de la culture. Pour l'un, le cinéma est un moyen de prédilection pour renvoyer au citoyen sa propre image et contribuer ainsi à lui faire recouvrer les éléments d'une identité égarée ou hésitante... Pour l'autre, la société algérienne, dont le système de référence identitaire a été déstructuré par la colonisation et trente ans de gestion chaotique et totalitaire, a besoin qu'on lui donne à nouveau accès aux arts seuls à même de lui redonner calme, beauté et sérénité. Les deux artistes s'accordent sur la liberté de l'artiste, par rapport au pouvoir politique aussi bien qu'au regard de la société qui risquerait de le soumettre à ses exigences, seraient-elles celles de la construction d'une société démocratique et libre.



Dessins de Rachid Koraïchi
extraits de ses "Petits Camets"

Rachid Koraïchi :

Plus de sensibilité et de liberté par la culture

L'œuvre de Rachid Koraïchi, artiste plasticien algérien, est réputée comme étant spectaculaire et très diversifiée. Présent dans les galeries internationales et les musées d'art moderne les plus prestigieux, Koraïchi s'est souvent montré solidaire de causes qu'il a estimées justes. Il conjugue son talent à celui de Houria Aïchi pour exprimer dans une performance plastique et musicale intitulée "Nuit d'encens", le 27 juin 1992 du haut de la colline de Carthage, son attachement à l'Algérie au moment où celle-ci traverse une des crises les plus graves de son histoire.

— *Comment avez-vous accueilli l'annonce d'un processus de démocratisation à la suite de la révolte d'octobre 1988 ? Qu'attendiez-vous de ce changement annoncé ?*

J'ai travaillé, comme beaucoup d'autres artistes, pendant longtemps, en marge de ces systèmes et on a été tous désillusionnés. On a soutenu des causes qui ont fini par instaurer des systèmes totalement contraire à nos idéaux. Comme ce qui s'est passé au Vietnam notamment... Mais une expérience, ça dure une vie, alors, on ne peut pas recommencer à faire les mêmes erreurs. Le FLN portait déjà en lui ce qui allait se passer : un front unique qui a égorgé ses concurrents pour régner seul, qui a massacré des étudiants, qui a inspiré la méfiance et la trouille. Je ne pouvais donc pas attendre grand chose de l'annonce de ce processus. La manière dont les choses se sont passées jusqu'à présent ne présagent rien de bon. Le passage brutal et sans transition d'une extrême à l'autre, d'une situation de parti unique à un multipartisme exagéré (57 partis) fait que tout le monde cherche à se faire une place sans avoir à se préoccuper du respect ou non des libertés des autres. Le FIS exige la reprise du processus démocratique, mais s'engagerait-il à le poursuivre une fois les élections terminées ? Il ne le revendique que parce que c'est le moyen pour lui d'accéder au pouvoir. Car il n'y a aucune cohérence entre cette revendication et le point de vue développé par les dirigeants de ce parti sur la démocratie, la considérant comme un système importé qu'ils récusent car non conforme à l'Islam et à la chariaa.

— *Quel serait l'apport fondamental d'un processus de démocratisation et quelle place devrait-il accorder aux libertés individuelles ?*

En Algérie, le statut individuel de la personne n'a jamais été pris en considération, les libertés individuelles ont toujours été mise de côté aussi bien socialement que politiquement. C'est la structure tribale et patriarcale qui prévaut et l'individu n'a pas d'existence propre en dehors de cette structure ; le poids de la famille est très lourd. C'est elle qui lui détermine son destin : elle lui choisit l'époux ou la femme qui va partager sa vie ; tout acte qu'il entreprend, qu'il soit négatif ou

positif, retombe sur l'ensemble de la communauté. C'est notamment pour cela que les artistes qui ont, par essence, un caractère individuel particulièrement affirmé, ont toujours été marginalisés.

— *Quelle serait alors la finalité d'un processus de démocratisation si ce n'est, en fin de compte, parvenir à accorder davantage de liberté à l'individu et lui permettre de s'affirmer en tant que tel dans ses choix ?*

Je ne pense pas que ce processus ait été enclenché pour cette finalité, je ne suis même pas sûr que le citoyen algérien réclame vraiment plus de liberté au niveau individuel. Il n'a pas été élevé ni éduqué pour cela. Des étapes préparatoires sont absolument nécessaires pour instaurer un système démocratique. Tous ces partis qui ont éclos brutalement devraient se fixer, parmi leurs objectifs, l'apprentissage de la pratique démocratique. Il faut repartir à la base, à partir de l'école, pour réapprendre à accepter les différences de l'autre. J'ai toujours considéré que la réintroduction de l'apprentissage des arts à l'école était la seule à même de développer les sensibilités. La confusion entre arabité et Islam qui sont arrivés ensemble en Algérie est totale. En arabisant l'enseignement, on en a aussi islamisé le contenu, mais dans les aspects les plus rétrogrades de la culture islamique ; on a donc dans la foulée, limité les expressions artistiques : la danse, la musique, le sport, tout est considéré comme *Haram*, c'est-à-dire interdit. L'éducation des enfants se fait sur la base de l'interdit qui concerne globalement tous les arts et tout ce qui est en rapport avec l'apanouissement du corps. J'ai des amis qui vivent un enfer chez eux depuis des années : leurs enfants ne veulent plus rien utiliser après eux, ils ont leur couvert enfermé à clé, tout cela parce qu'il arrive aux parents de boire un verre de vin. Certains enfants en sont arrivés à ne plus parler à leurs parents. C'est réellement terrible. Il n'y a aucun respect de la liberté de l'autre, même lorsqu'il s'agit du père ; certains ont la trouille, paniquent à l'idée que leur propre enfant serait capable un jour de les dénoncer. C'est le pire qui puisse arriver sous un régime fasciste. C'est pourquoi, un processus de démocratisation commence à la base, à l'école, selon des choix déterminés et planifiés et non pas sur une décision brusque parce qu'un pouvoir, en passe de perdre le contrôle du pays, décide d'enclencher un processus de démocratisation sous la pression...

— *Comment expliquez-vous, sinon percevez-vous cet attrait qu'exerce l'idéologie fondamentaliste sur les jeunes aujourd'hui et l'ampleur du succès qu'elle remporte, alors que c'est une idéologie qui limite la liberté individuelle, une idéologie castratrice.*

Je crois qu'en adhérant en masse à une telle idéologie, ils ne font que répondre à leur besoin de croire en un idéal et de militer, comme nous avons nous-mêmes milité pour ce que nous croyions être le chemin vers le bonheur ou un combat pour un monde meilleur. Comment voulez-vous que ces jeunes réagissent et en quoi peuvent-ils croire après la chute de toutes les idéologies et surtout le résultat auquel a abouti la guerre d'Algérie, après toutes ses folies et ses massacres et malgré les espoirs dont elle était porteuse ? Le constat est totalement négatif et castrateur de ce côté-là aussi. Les jeunes doivent bien croire en quelque chose. Leur besoin de recouvrer leur identité arabe s'est exprimé à travers la religion musulmane, car en

Algérie, il y a toujours eu confusion entre l'arabité et l'Islam : le judaïsme arabe, le christianisme arabe sont méconnus.

— *L'idéologie intégriste islamiste est apparue en Orient et y a trouvé des adeptes bien plus tôt...*

Mais en Algérie l'islamisme est particulièrement virulent. Les pouvoirs en place avaient voulu casser la gauche — et cela est valable dans l'ensemble de nos pays — en encourageant les islamistes. A l'Université d'Alger, du temps de Boumediène déjà, on leur avait donné leur première salle de prière à l'intérieur de l'enceinte universitaire. A cette époque-là déjà, il y avait à l'université l'appel à la prière, les salles d'ablutions, la possibilité de quitter le cours pour aller faire sa prière, ainsi de suite... On avait démarré plus tôt qu'en Tunisie. C'était déjà en place dans les années 70 alors qu'en Tunisie, c'est venu un peu plus tard, dans les années 80. On a construit ensuite des instituts islamiques à tire larigot, des mosquées à tous les coins de rue, avec les fonds de l'Etat et les deniers publics... Je crois que si les islamistes arrivent un jour à leur fin, les potences seront aussi nombreuses en Algérie qu'en Iran. On se retrouvera avec un pays coupé en deux, avec des gens pour et des gens contre, comme si l'Islam était destiné à diviser et non à unir.

— *Dans les années 70, la vie culturelle et artistique était aussi très intense en Algérie... Les intellectuels et artistes n'ont-ils pas un rôle à jouer pour sensibiliser les jeunes à un regard plus heureux et plus ouvert sur la vie ?*

Nous avons donné, j'ai beaucoup donné. Aujourd'hui, j'en suis à compter le temps qui me reste et j'ai envie de le consacrer à la création, car c'est dans ce champ qui est le mien que je peux apporter quelque chose. Pour les jeunes, il faut leur ouvrir les horizons, leur donner à réfléchir, à parfaire leur sensibilité, à leur rendre accessibles les langues étrangères, afin qu'il réalisent que les autres hommes sur terre ne sont pas différents de nous dans ce qui est essentiel, c'est-à-dire la dimension de l'Homme ; pour gommer ce nationalisme et ce régionalisme obtus. C'est pourquoi, l'accès aux expressions artistiques, le développement d'un environnement culturel diversifié et riche est indispensable...

— *Cela suppose l'intervention de l'Etat, dans des pays où ni la pratique ni les moyens matériels ne prédisposent à développer un tel environnement...*

Avec l'argent qu'avait l'Algérie, on aurait pu faire beaucoup plus. N'oublions pas que les jeunes cinéastes qui ont du talent mais qui ne jouent pas aux cartes avec le président, ont quitté l'Algérie parce qu'ils n'ont pas pu y travailler, comme Farouk Belloufa, Merzak Allouache, etc... Je n'ai pas de place dans mon pays en tant qu'artiste, sauf si j'accepte d'entrer dans les rouages du système bureaucratique. A aucun moment les artistes n'ont eu droit à la parole en Algérie, et je sais qu'ils ne l'auront jamais. J'ai fait un monument pour la Wilaya d'Alger et j'attends d'être payé depuis cinq ans... Qu'a-t-on fait de Kateb Yacine ? On l'a culpabilisé à cause de cette stupide question de langue et on l'a quasiment "exilé" dans l'Ouest algérien pour faire du théâtre populaire en langue parlée ; alors, il n'a plus rien écrit. On a muselé un écrivain de facture internationale qui aurait pu avoir un Nobel de

littérature sous prétexte qu'il doit écrire en arabe. Il a essayé de revenir à l'écriture un peu avant sa mort, mais il a du s'expatrier pour cela.

Au moment du déclenchement de la guerre d'Algérie, j'avais sept ans. Si je l'avais faite, je serai mort dix fois. Beaucoup de gens comme moi seraient morts dix fois pour le résultat actuel, c'est là qu'on se demande si cela valait vraiment la peine de recourir à toute cette violence et d'avoir consenti tous ces sacrifices.

Un ancien Premier ministre algérien chiffre l'argent détourné à 25 milliards de dollars, en plus de la dette extérieure. On se demande par quel miracle ça n'a pas explosé avant... Malheureusement, ça explose aujourd'hui mais pas de façon intelligente. Car c'est bien vrai que le FIS a pu bénéficier des voix de tous ceux qui sont contre le FLN. L'erreur consiste actuellement à applaudir le coup d'Etat contre le FIS. Les dés ayant été pipés depuis le départ, le FLN ne fait que récolter sa tentative de récupérer le pouvoir par la tricherie électorale : il s'était fait un découpage sur mesure, mais le FIS était plus malin et lui a piqué le costard sous le nez. Le FLN a bien essayé de récupérer la situation en tournant sa veste pour s'allier avec le FIS... Alors, quand le Haut Comité déclare dissoudre le FIS, oublie-t-il qu'en réalité une très grande proportion des électeurs du FIS ont, en fait, voté contre le FLN ? Pourquoi dans ces conditions, dissoudre le FIS et maintenir le FLN ?

— *Vous avez travaillé à partir de la lawha d'apprentissage du Coran en transformant d'abord le matériau de base dont elle est fabriquée : de l'argile, vous passez à l'acier. En substituant l'acier à l'argile, vous faites glisser ce symbole de la culture arabo-musulmane de la fragilité à celui de la dureté...*

Pas vraiment de la fragilité... Le Coran dit en substance : *Nous étions terre et à la terre nous retournerons*. L'argile est source de vie. C'est un matériau souple et naturel qu'on peut effacer délicatement pour réécrire à nouveau, qui accueille les pointes de roseaux, s'imprègne d'encre fabriquée à partir de laine calcinée et de gomme arabique... J'y réfère comme symbole de tout un vécu culturel, civilisationnel et aussi émotionnel car le *qalam* est la continuation du bout des doigts et donc de la sensibilité extrême de la personne et la *lawha* signifie l'accès de l'enfant au savoir : on y grave d'ailleurs la date de l'achèvement de l'apprentissage de base et l'enfant la garde comme souvenir toute sa vie. Si la série de vingt et une *Lawhas* que j'expose sous le titre de *Talismans* sont faites non pas d'argile mais d'acier, c'est parce que le symbole de la *lawha* traditionnelle ne correspond pas à cette nouvelle idéologie qu'inspire l'Islam aujourd'hui, terrifiante et porteuse de haine. Je l'ai donc transformée en utilisant un matériau fort, noir... *Les Talismans* montrent aussi qu'avec un matériau destiné au départ à la fabrication d'objets mortels, on peut aussi amener la beauté et la culture, la vie. J'y ai gravé des spirales de vie, avec les signes référant à la terre, à l'eau, au feu, à la femme : la main protectrice, la tête de poisson, l'œil, l'étoile et les chiffres sacrés particulièrement le 7 qui réfère à la fois aux sept ciels et aux sept terres de la mythologie musulmane ainsi qu'aux sept piliers de Salomon et aux sept déesses de la civilisation punique.

Férid Boughedir :

«J'ai besoin de combler et déranger à la fois»

Depuis *Le pique-nique*, réalisé en 1975, Férid Boughedir couve d'un regard tendre et joyeux la société tunisienne. Pour *Halfaouine*, il a plongé dans le terroir tunisien pour livrer, à nouveau, un gros plan de cette société tunisienne qu'il désigne comme "une société méditerranéenne, exubérante et tendre, où l'humour et l'érotisme ont toujours leur place" à un moment, dit-il, où "les clichés sur la civilisation et l'homme arabes semblent devenir plus arbitraires que jamais". C'est précisément sur le terrain privilégié où tendent à s'imprimer ces clichés - à savoir le milieu traditionnel - qu'il a choisi de les débusquer. Pour Férid Boughedir qui croit en "les vertus libératoires du rire et de l'érotisme", si l'artiste doit savoir combler et déranger à la fois, il ne saurait être l'écho de l'idéologue.

— *On avait salué dans Halfaouine la perception joyeuse d'un mode de vie authentiquement tunisien, joie qui a été notamment bien reçue par une jeunesse dont une grande partie a tendance à se refermer sur elle-même, à adhérer à des idéologies castratrices... L'artiste peut-il contribuer à redonner à cette jeunesse désabusée goût à la vie ?*

On ne peut pas se forcer à faire des choses qui ne vous ressemblent pas. On a versé très fort dans le politique pendant des années. Le film devait automatiquement porter un message de contestation politique. On a fait, alors, des choses qui s'apparentaient plus à l'idéologie qu'au cinéma. Depuis mai 68 et pendant toutes les années soixante-dix, dans le monde entier, on a produit un cinéma de ce type ; tout ce qui était différent était excommunié comme étant du cinéma bourgeois, du cinéma égocentrique fait pour le plaisir, etc. Il y a eu de bons films dans ce genre en Tunisie, comme *Soleil des hyènes* de Ridha Béhi, *Les Ambassadeurs* de Naceur Ktari. Pendant cette période, je ne faisais pas de cinéma car ce cinéma ne me tentait pas et, pendant que j'applaudissais ces films notamment dans mes articles pour *Jeune Afrique*, je rêvais de filmer mon quartier, ma famille. Je ne voulais pas le faire de peur de passer à mes propres yeux pour un démissionnaire. C'est pour cela que j'ai mis tant de temps pour faire *Halfaouine*. J'ai attendu qu'il y ait un peu plus de tolérance vis à vis des différentes formes de cinéma pour que je puisse trouver une place et apporter au spectateur, non pas une lecture politique de son vécu, mais un ressourcement culturel. Je ne cherchais pas à le mettre sur des rails comme on l'a fait pendant longtemps, mais lui tendre un miroir qui lui redonne confiance en lui-même.

— *La politique d'arabisation menée en Tunisie pendant les années quatre-*

vingt semblait correspondre à un besoin de recouvrer une dimension égarée... C'est comme si la Tunisie avait cessé d'être arabe et qu'il fallait agir très vite et de manière draconienne pour lui ramener son arabité.

C'était, à mon avis, une entreprise de type conservateur. Je ne la qualifierai pas d'opération d'arabisation mais plutôt d'opération de mutilation, de fermeture sur le monde. Les motivations étaient politiques. Il s'agissait surtout de fermer les portes à l'Occident pour les ouvrir à un certain Orient, le plus rétrograde ; l'argument était d'autant plus facile que la langue étrangère la plus répandue en Tunisie, le français, a été le vecteur de la colonisation.

La Tunisie est bien évidemment tunisienne et elle n'avait pas besoin d'une politique particulière pour soi-disant le devenir, car la culture tunisienne est à 90% arabe, avec ses propres caractéristiques. Elle ne l'est bien sûr pas à 100%. Il y a eu un tel poids de la culture hégémonique arabo-égyptienne, depuis Gamal Abdel Nasser, que rares sont les intellectuels maghrébins qui osent revendiquer d'autres éléments hétérogènes dans leur culture. Ceux qui le font sont dénoncés comme hérétiques, traîtres, vendant leur identité, etc. *Halfaouine* ne laisse aucun doute sur l'identité arabe de la Tunisie, aussi bien dans son rythme, sa respiration, son expression, il n'est pas pour autant copié ou inspiré de ce qu'on pourrait appeler le cinéma arabe, ni d'ailleurs d'un quelconque cinéma occidental, scandinave ou autre... Cette entreprise de type conservateur a d'ailleurs conforté des mouvements intégristes d'exclusion qui rejettent l'autre pour mieux se refermer sur soi-même. On avait par exemple, supprimé l'enseignement de la philosophie pour éviter d'insuffler des idées contestataires par la pensée marxiste.

— Votre cinéma est quand même porteur d'un message politique, car aujourd'hui, c'est faire acte de militantisme que de communiquer à des jeunes en manque de repères identitaires une confiance en eux-mêmes et en leur culture, afin de mieux se défendre d'un hégémonisme idéologique...

J'ai fait certaines scènes pour le plaisir d'écouter le rire d'une petite fille ou d'une vieille dame heureuses de dialoguer avec le film. J'espère que je communique une forme de liberté d'être sans contrainte. Notre société est souvent perçue au premier degré. C'est à dire qu'on voit le dogme sans voir la manière dont on s'arrange avec le dogme. Or nous sommes dans une civilisation typiquement à deux vitesses. Les intégristes, aussi bien que certains Occidentaux d'ailleurs, ont en cela tort qu'ils ne veulent voir dans le texte que le dogme. Ils oublient que comme dans toutes les civilisations du monde, à côté de ces textes, effectivement très sévères, il y a tout ce que l'homme a inventé pour vivre en harmonie avec lui-même dans la société, pour contourner les dogmes, les transgresser. C'est cela qui est intéressant, c'est à travers cela que la vie s'exprime et c'est en cela que se manifeste la très grande tolérance qui fait partie de l'âme tunisienne et qui est profondément enracinée dans notre société. C'est surtout pour cela que les conservateurs ont attaqué mon film ; ce n'est pas la scène des femmes nues au hammam qui les a dérangés.

— Dans quelle mesure un certain type de cinéma et de téléfilms qui pénètrent dans les foyers tunisiens à travers la télévision contribuent-ils à suggérer une forme

d'idéal social arabo-musulman conservateur, qui conforte l'adhésion à une conception archaïque de la société ?

Paradoxalement et bien que je n'aime pas du tout ce type de feuilletons, je considère que, navets pour navets, autant que ce soit des navets issus de notre culture. La prolifération de séries américaines qui véhiculent des valeurs culturelles diamétralement opposées aux nôtres crée chez le téléspectateur tunisien une forme d'aliénation en lui faisant sentir qu'il n'existe pas en tant qu'identité et qu'il doit se conformer à une identité supérieure, venue d'ailleurs. Par contre, les feuilletons arabes ont ceci de positif qu'ils offrent un milieu proche de notre structure socio-culturelle et qui ne véhiculent pas systématiquement des images conservatrices ou intégristes.

Mais ce serait trop facile aussi de nous mettre, sous prétexte de notre arabité, sous le même chapeau. Le cinéma arabe est multiple. Je me sens donc plus proche d'une nouvelle vague africaine que d'une vieille vague arabe. L'opposition se situe, bien entendu, entre *nouvelle* et *vieille* et non pas entre *africaine* et *arabe*.

— *Il est évident qu'une évolution a été enregistrée au niveau des médias en Tunisie en termes de multiplication du nombre de titres et de leur diversification, mais pas en termes de diversité de l'opinion...*

Je suis pour qu'il y ait des contre-pouvoirs, je suis pour la liberté de la presse. Je déplore cependant qu'avec l'apparition de cette presse tunisienne de type commercial qui est prête à aller jusqu'à la diffamation pour vendre, la liberté d'expression ne soit utilisée que dans un sens : vendre facile en dénigrant. Mais, j'accepte d'être insulté si c'est cela le garant pour qu'il puisse y avoir, dans un autre journal, un autre article qui en soit le pendant. "Sans liberté de blâmer (je n'arrive tout de même pas à dire "sans liberté d'insulter") il n'est point d'éloge flatteur", disait Beaumarchais. Je déplore, hélas ! qu'il n'y ait pas encore de déontologie bien imprimée dans les consciences et que cette liberté d'expression se manifeste de manière abusive dans le domaine culturel. Il est vrai qu'il faut plus de courage pour exercer cette liberté dans le domaine politique. Dans la période du monolithisme destourien où il n'y avait pas cette diversité de titres, des espaces culturels comme le ciné-club par exemple, faisaient fonction de tribune politique. Ce n'est plus justifié maintenant parce qu'il y a plusieurs partis politiques et on ne devrait plus avoir besoin d'utiliser les espaces culturels comme défouloirs.

— *Avez-vous le sentiment que vous pouvez exprimer votre sensibilité sans contraintes, que votre environnement vous permet de produire dans des conditions avantageuses ou, en tout cas, non contraignantes ?*

Je suis d'un naturel optimiste comme je l'ai dit et j'ai un tempérament tel que j'essaie de faire aboutir mes projets coûte que coûte, avec l'espoir ou l'illusion de pouvoir convaincre les autres par ce travail. Je ne suis pas du tout d'accord avec ceux qui se font de l'auto-censure et qui partent de l'idée que les conditions, dans nos pays, sont telles qu'on ne peut pas filmer ceci ou cela. Ayant commencé à faire du cinéma très tard, j'ai considéré que je n'avais rien à perdre et j'ai donc décidé de filmer exactement ce que j'avais envie de filmer, que la censure intervienne ou pas, cela est une autre affaire.

— *En Tunisie, il existe des structures de contrôle des œuvres cinématographiques, comme il existe une possibilité de contrôle et de pression par l'octroi ou non de financements des films...*

Comme dans tous les pays du monde il y a une commission de censure qui accorde un visa pour que le film puisse être montré au public... En Tunisie, elle est constituée de plusieurs membres, représentant les institutions concernées... Je considère tout de même que, comparativement à d'autres pays, nous ne sommes pas à plaindre en Tunisie, dans la mesure où la commission qui a la charge d'accorder les visas d'exploitation du film ainsi que la commission d'aide à la production n'ont qu'un avis consultatif. C'est le ministre de la culture qui décide en dernière instance. On peut donc toujours recourir au ministre pour qu'il tranche en son âme et conscience. En Tunisie, il y a eu des atteintes à la liberté, dans certains cas, suivant les ministres, les humeurs et les contextes. Mais le recours reste possible, c'est le pays arabe qui a le système de contrôle le plus souple. Je considère que l'artiste doit savoir saisir les opportunités et profiter du contexte psychologique qui l'entoure pour frayer un chemin à son œuvre ; il doit prendre le pouls des forces en présence et chercher la meilleure façon de dire ce qu'il a à dire, sans forcément le faire avec provocation.

— *L'artiste est lui-même le pouls d'une société... dans la mesure où il est particulièrement sensible à la liberté d'action et d'expression qui lui est indispensable pour sa production. Son statut d'artiste lui confère également ce rôle d'incitateur de la société à revendiquer davantage de liberté, l'envie d'accéder à plus de liberté...*

L'artiste doit être absolument les deux. Tout film doit contribuer à repousser, même d'un centimètre, les bornes de la censure et pousser un peu plus en avant les libertés, car un artiste est à l'avant-garde de la société où il évolue, autrement il n'apporterait rien de nouveau et deviendrait producteur de folklore, donc d'une partie figée de la culture. C'est l'essence même de l'action artistique d'élargir un peu plus les limites de l'expression. Je me sens toujours à la recherche de cette expression nouvelle, dans le fond et dans la forme, qui à la fois comble et dérange ce public, qui soit en accord avec ma définition de l'auteur, c'est-à-dire quelqu'un qui a quelques chose à dire et qui a la naïveté de croire qu'il est le seul au monde à pouvoir la dire grâce à une foi énorme qu'il a en lui-même. Cette expression comble parce qu'elle apporte une nourriture spirituelle dont a vraiment besoin le citoyen, et elle dérange parce que l'artiste est toujours un peu en avance sur son temps, sur le conformisme ambiant, pour susciter les choses, les faire avancer, secouer les clichés, les stéréotypes et aider les gens à voir que tout cela n'est qu'apparences... que la vérité est en soi et qu'elle n'est pas si difficile à reconnaître.

— *Par votre observation continue du Tunisien et l'intérêt que vous lui portez, vous en êtes devenu une sorte d'artisan. Vous le reconstituez dans ses multiples composantes que vous allez chercher, quelques fois, loin dans le temps.*

Nous tous qui sommes de la génération d'après l'indépendance, la génération bilingue, nous avons tous quelque part dans nos œuvres une recherche de l'identité car on a le sentiment qu'elle a été fragmentée. Mais il y a les veinards, dont je suis,

qui vivent ce bilinguisme comme une richesse, et ceux qui le vivent comme un déchirement. Cette quête de l'identité est, pour moi, dans mon travail d'artiste, tout a fait spontanée. Je me dis : «Toi, Férid Boughedir, né en telle année dans telle famille, dans tel milieu social, dans telle ville qui s'appelle Tunis, comment ferais-tu cette image?» C'est ainsi que j'ai fait mon film en étant mon propre spectateur, c'est un critère que je crois honnête pour essayer de fixer une Tunisie belle et cohérente du point de vue identitaire tout en évitant de faire de la nostalgie figée.

Une de mes grandes sources d'inspiration dans ce domaine ce sont les œuvres de Zubeir Turki¹, — un de mes pères spirituels — qui réussit, dans un trait de plume, un regard, un mouvement, à fixer un peu de l'âme tunisienne. Dans ses dessins, on voit des vieillards en train de lire leur livre, des hommes au ton jovial, en train de soupeser et de palper amoureusement un melon avec la sensualité propre aux Tunisiens quand ils vont savourer un fruit, les poses alanguies des femmes dans telle ou telle situation en train de se venter parce qu'il fait chaud, etc. J'ai fait un peu la même chose en essayant de capter ces petits morceaux de l'âme tunisienne et j'ai cherché les comédiens qui aient ces visages aux pomettes saillantes, à la bouche pulpeuse, ces femmes aux paupières lourdes et aux longs cils.

Etant un incurable optimiste, je considère que l'âme tunisienne existe bel et bien mais qu'on la perd de vue quelques fois selon les conjonctures. Une de mes grandes joies reste d'avoir vu *Le fou de Kairouan*, une adaptation de *Majnoun Laila* par Mohieddine M'rad qui date de 1934. J'y ai retrouvé la même douceur dans les rapports, les mêmes nuances, cette modération et cette tolérance qui font le caractère tunisien. J'étais heureux de découvrir que l'âme tunisienne y était, déjà. J'ai d'ailleurs rendu hommage à Mohieddine M'rad en donnant à mon film le titre en arabe de *Asfour Stah* qui est le titre de l'émission qu'il faisait à la radio tunisienne dans les années trente. Cela dit, ce n'est pas renier son arabité que de se réjouir de ses spécificités et de ses différences, au contraire. D'autres peuples, plus traumatisés que nous, n'ont pas réussi à retrouver cette âme avec une telle cohérence.

— *Cette quête d'une identité propre est une question fondamentale qui a souvent été exploitée sur le plan politique. Au Maghreb, plus particulièrement en Algérie, elle est à l'origine de l'adhésion en masse à l'idéologie intégriste islamiste qui a fait de cette question son cheval de bataille.*

Le problème de l'identité est un problème mondial. Le cinéma français est, par exemple, fagocité par le cinéma américain ; pourtant le Français a de quoi se sentir français, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est pour cela qu'en France, on est heureux de trouver dans la masse des films américains ou faits sur le modèle américain, un film de Renoir ou de Pagnol qui contient cette âme française. Chez nous, le problème est nettement plus grave parce que nous avons connu d'autres phénomènes qui ont mutilé notre identité, telle que la colonisation. C'est l'Algérie qui en a le plus souffert. Ce problème est soumis à la théorie des vases communicants. Plus on t'a empêché d'avoir une quelconque perspective cohérente de te structurer identitairement et plus tu te cherches une identité au risque de te castrer toi-même. Plus les partis uniques monolithaires méprisent la culture, la liberté

d'expression, la création — seules à même d'offrir la nourriture spirituelle pour les masses —, plus ils cherchent à étouffer l'esprit libre sous le poids de l'idéologie dominante et de la propagande, plus ils confondent création et propagande, et plus les gens cherchent à s'en détourner pour trouver satisfaction ailleurs. Si les gens avaient pu aller au cinéma pour y trouver leur propre identité et cette nourriture spirituelle dont ils ont besoin, ils n'auraient pas été dans les mosquées. L'idéologie a tenu longtemps lieu de culture, c'est pour cela que les Algériens continuent à chercher dans l'idéologie — celle qu'ils considèrent être la plus proche de leur identité perdue — une réponse à leurs besoins culturels identitaires.

— *On peut donc beaucoup attendre du cinéma pour apporter une réponse à ce besoin...*

On peut en effet en attendre beaucoup dans la mesure où c'est l'art le plus populaire, le plus accessible... De ce point de vue, l'accueil qu'a réservé le public tunisien à *Halfaouine* est assez rassurant car ce film est très libertaire, il incite à la liberté, même s'il rappelle que cette liberté se paye au prix d'un certain consensus social. La société arabo-musulmane, comme toutes les sociétés du monde, a sa façon de contourner allègrement ses dogmes. C'est rassurant, car cela veut dire que c'est la vie qui l'emporte.

Entretiens conduits par
Anissa Barrak

1 Zubeir Turki est artiste plasticien tunisien, membre fondateur de l'Ecole de Tunis, auteur notamment de la statue d'Ibn Khaldoun de l'Avenue Bourguiba à Tunis.

2 *Omar Gatlato* est un long métrage de fiction réalisé en 1977 par l'algérien Merzak Allouache.